



Une relation amicale à la nature

Il s'agit cette fois de s'intéresser à la façon dont le fait que l'être humain soit une personne qui formalise d'une façon particulière ses relations sociales conditionne non seulement ses relations aux autres humains (question des interactions sociales habituelle en sociologie) mais aussi ses relations aux autres êtres vivants. Nous rejoignons ici les travaux relativement récents en sociologie qui considèrent que les sociétés sont des collectifs qui n'incluent pas seulement des humains, mais aussi des « non-humains ». L'un des articles pionniers dans ce sens a été celui de Michel Callon sur les relations entre les pêcheurs et les coquilles Saint-Jacques en baie de Saint-Brieuc, précédé par le livre de Bruno Latour sur la façon dont Pasteur et les pastoriens, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, ont conduit à intégrer les microbes dans le collectif social, qui s'organise désormais aussi en fonction de leur existence : par les pratiques d'asepsie, la vaccination obligatoire, etc. (Callon, 1986 ; Latour, 1984). Nous avons retenu ici deux aspects particuliers de cette médiation par la personne : celui de la personnification des non-humains et celui des réminiscences d'une enfance au contact de la nature, qui conditionne plus tard le rapport à cette dernière.

L'une des conséquences du fait que l'être humain soit une personne (Le Bot, 2010) est qu'il a tendance à personnifier en retour certaines composantes non humaines de son environnement, sans même qu'il soit nécessaire d'évoquer une quelconque « pensée sauvage » (Lévi-Strauss, 1962), ou une conception du monde particulière, animiste ou totémique (Descola, 2005). La personnification de la nature nous semble en effet faire partie de l'expérience la plus ordinaire, y compris dans les sociétés urbaines occidentales. Sergio Dalla Bernardina évoque ainsi une étude qui montre comment « les campagnols terrestres apparaissent comme de fins tacticiens » ou comment l'algue *Ulva armoricana* est perçue comme une présence qui attend son heure (Dalla Bernardina, 2010, p. 67). Nous pouvons citer, allant dans le même sens, les propos de cette femme, dans notre enquête, au sujet de la pollution : « Elle est partout. Elle se

déplace. Elle est aussi dans la campagne » (F, 60 ans). On déclarera « ennemies publiques » des espèces invasives, elles-mêmes personnifiées. Le discours écologiste n'est sans doute pas étranger au maintien voire au renouveau de cette personnification d'une nature active, qui parfois se venge. Paul Sébillot, au début du XX^e siècle, rapportait que, pour les habitants de Tréguier, la mer pouvait punir ceux qui osaient la salir (Dalla Bernardina, 2010, p. 72). Plus d'un siècle après, Marie-Hélène Labbé, maître de conférences à l'IEP de Paris, écrit dans une tribune du journal Libération, à propos de l'accident de la centrale nucléaire de Fukushima, que « le premier choc visuel, c'est l'irruption de la nature qui se déchaîne et peut-être se venge » (Libération, 1^{er} avril 2011). Si certaines composantes de la nature peuvent ainsi apparaître comme des « ennemies » aux yeux de certaines personnes, d'autres peuvent au contraire apparaître comme une présence amicale. Nos entretiens ne nous ont pas donné d'expressions aussi nettes du rapport amical avec la nature que celles que l'on peut trouver dans des œuvres d'écrivains tels que Chateaubriand, Maurice de Guérin ou François Mauriac. Pourtant, l'expérience d'une relation amicale à la nature n'en est pas absente :

« J'aime beaucoup les arbres et je les aime debout. Ça peut s'expliquer par mon histoire. [...] Je suis né dans la forêt des Ardennes. J'ai un attachement particulier aux espaces boisés. Il y en a qui ont besoin de la mer pour respirer, d'autres de la montagne, moi c'est dans la forêt que je respire. C'est avec les arbres que je me sens bien » (H, 57 ans).

Un autre homme évoque « un besoin qu'on a en tant qu'êtres vivants. On ne peut se couper du milieu vivant autour de nous, de la terre qui nous a nourris ». Il parle encore de « la présence de l'eau et des arbres » :

« Je cherche à en profiter au maximum. Quand on prend le temps d'y rester et de savourer, il y a d'autres choses qui apparaissent : des petits secrets, d'autres niveaux plus profonds de communication avec la nature et l'endroit qui peuvent se révéler. [...] Je suis amoureux de la nature depuis tout petit » (H, 36 ans).



Arbres (La Gaudinière, Nantes)



J.-M. Le Bot

Ombres et lumière sur l'étang de la Gournerie (Saint-Herblain)

Sans manifester cet attachement intense, beaucoup viennent dans les parcs pour se « *rapprocher de la nature* » (F, 23 ans).

« *J'aime la verdure* », dit encore cette femme, « *le silence, le calme. Je ne donne pas d'autres explications. J'aime la nature. Je me sens bien dans la nature. Ça me ressource. Ça me fait penser de façon plus positive* » (F, 65 ans).

Cette présence vécue de la nature amène à relativiser le « grand partage », coupant l'homme de la nature, dont on a souvent fait l'une des caractéristiques de la culture occidentale (Descola, 2005). Que ce « grand partage » ait été théorisé par toute une pensée savante n'empêche pas que l'on puisse trouver de nombreux témoignages, au cœur même du monde occidental, et cela à différentes époques, d'une relation toute différente à la nature et aux êtres qui la composent.

Mais les entretiens montrent aussi que cette expérience de la nature est très souvent liée à un contact précoce avec elle. Nombreuses parmi les personnes

interrogées sont celles qui cherchent ainsi à retrouver dans les ECN une nature rurale qu'elles ont connue dans leur enfance, plus ou moins éloignée dans le temps, mais qu'elles portent encore en elles.

« *Dans mon enfance, j'ai grandi près d'un étang et tout autour il y a la nature. Et ça me rappelle ça, tout l'ensemble, ça me rappelle mon enfance* » (F, 65 ans). « *Je ne suis pas urbain, je ne vais jamais dans le centre... moins j'y vais, mieux je me porte... je suis né à la campagne* » (H, 57 ans).

C'est que les expériences de la nature, positives ou négatives, que l'on a vécu étant enfant, conditionnent le rapport à cette dernière que l'on aura une fois devenu adulte [voir aussi encadré page 30]. Mieux, ces expériences et cette nature, de même que les expériences du monde social, sont encore en nous, quand bien même nous pensons les avoir oubliées. Chacun est ainsi susceptible de porter en lui des paysages, des ciels, des odeurs, une ambiance sonore, qui peuvent réapparaître sous



Couleurs d'automne (parc de Balzac, Angers)

forme de réminiscences. La littérature, encore une fois, nous en donnerait de nombreux exemples. Que l'on pense à la façon dont Chateaubriand a porté toute sa vie en lui les bois et la nature de Combourg. Et le mystère Frontenac, dans le roman éponyme de Mauriac, n'est-il pas fait pour une part d'une telle affinité entre les Frontenac et leurs terres, avec, au fil de la vie et des saisons, les odeurs de réséda des vignes en fleur, les chênes, le ruisseau aux écrevisses, les pluies d'orage, les guêpes attirées en été par les compotiers de pêches, le souffle des vents d'ouest dans la pinède... ? Mais en dehors de la littérature, P.-J. Simon souligne également une telle affinité dans sa tentative de définition de ce qui constitue l'identité ethnique. Il rappelle en effet que la question du territoire et de l'attachement à un territoire, à un lieu particulier du monde, est essentielle dans les questions d'ethnicité (Simon, 1979). Ainsi la bretonnité « *ne se conçoit pas [...] sans référence et intense attachement à ce lieu du monde désigné*

comme la Bretagne et qui ne peut avoir d'équivalent » (ibid.). « *Mais parler de territoire* », ajoute-t-il, « *ne suffit pas. Il faut bien voir qu'il s'agit de beaucoup plus que cela : d'un ciel, d'une lumière, d'un climat, de paysages profondément humanisés* » (ibid.). Les paysages dans lesquels nous avons vécu, notamment ceux de l'enfance, font ainsi partie de nous. Une preuve supplémentaire en est fournie dans le domaine pictural par le peintre Lucien Pouédras qui s'est justement attaché à mettre en image, par ses peintures, sa « *mémoire des champs* » (Pouédras, 2010). Ainsi, bien que le totémisme en tant que conception du monde et système de classement soit étranger à l'aire culturelle occidentale, tant dans l'ancienne société rurale que dans la société urbaine actuelle, l'expérience d'un « *enracinement identitaire* » dans un « *génie du lieu* », qui en est l'une des caractéristiques⁶, y est par contre bien présente, au moins chez certaines personnes. ■

6 - Revoir dans notre introduction la définition que P. Descola donne du totémisme.